

Faites des phrases courtes. Ne les commencez pas par un adverbe. La forme est au service du fond.

Rien n'est figé. Arrête de fumer c'est de la connerie. Il est tard, envoie moi un message lorsque tu es arrivé.

30 ans ont séparé ces phrases. Tant de souvenir m'ont assailli ces derniers jours. C'est à grand peine que j'ai pu y mettre un peu d'ordre.

Pardonnez-moi ! Je n'ai rien trouver de mieux. Pour vous faire part du lien qui peut exister entre un Maître et son élève je n'ai trouvé qu'une image : celle d'un escalier. Celui que l'on descend progressivement pour se retrouver à ses côtés.

La première fois que je l'ai vu en 1993, il descendait les marches de l'amphithéâtre pour s'installer à la chaire. J'étais en haut. C'est cela l'Université. Celui qui détient le savoir est en bas. Je l'écoutais. Difficile de ne pas l'entendre. Je le regardais. Difficile de ne pas le remarquer. J'entendais déjà non pas le discours de la méthode mais un discours sur la méthode.

Les années ont passé. À mesure des diplômes les amphis sont devenus salles de cours. Celles où l'enseignant est face à vous, sur le même niveau. Mais lui restait debout. Il tonnait toujours.

Puis, vint ce jour où je choisis mon sujet de mémoire. Le suspect. J'appelai mon Professeur. À son domicile, la voix tremblante. La sienne s'était faite douce et rassurante.

Les manuscrits se sont suivis. Je suis venu à lui. J'ai pénétré la maison. Nous étions assis côte à côte. À son bureau, à gauche en descendant les escaliers, ou sur la table de la salle à manger. Il aimait mon style et ma réflexion. Pourtant mes feuilles étaient maculées de rouge.

Quelques mois plus tard, lors de la soutenance, face à moi, ceux qui me marqueraient à jamais. Jean-François et Roger. « « Vous devriez poursuivre par une thèse ». Ce n'était pas une recommandation. C'était une injonction.

J'ai suivi. Je me suis engouffré dans cette aventure fantastique : écrire, réfléchir, tenter de transmettre une idée. Tu te poses trop de questions me dira-t-il dit pendant cinq ans.

Quelques années plus tard, alors que j'allais prendre sa place à la Chaire, pour dispenser en amphi mon premier cours de droit pénal général il me dit ceci : *sois tel que tu es, sois sincère et ils le sentiront.*

Je ne pourrai oublier ce premier cours. J'ai levé la tête. J'étais en bas. Il était en haut, à côté du banc où je m'étais assis 20 ans plus tôt. Il était habillé comme aujourd'hui avec sa cravate rouge. Je lui proposais de descendre. Il refusa.

Depuis plusieurs années déjà, il y avait toujours dans nos discussions deux parties : la théorie du droit et la pratique de la vie. Nous étions sortis de l'amphi, nous avions quitté les murs de la faculté. Je nous vois encore devant le camion à pizzas à Magnan, attendant notre commande en échangeant sur la cosmogonie Gonons. C'était cela Roger, la parole utile. L'échange vif.

On n'enseigne pas ce que l'on sait. On n'enseigne pas ce que l'on peut. On enseigne ce que l'on est, écrivait Jaurès.

Merci mon Maître de ce que tu as été.

Il y a quelques temps, un ancien étudiant m'a interpellé. Monsieur, merci. Vous faites peur aux étudiants mais vous êtes un bon enseignant. J'ai souri. J'ai pensé à toi.

Adieu Professeur. Au revoir Roger.

Cédric PORTERON

Avocat au Barreau de Nice